

ACTUALITES

ROUGE A L'EST



Berlin. Orchestre Rouge dans le métro. Chahut dans un premier temps pour savoir si on prend un billet ou si on truande. La rame arrive : bousculade pour les places assises. Ensuite : potins et commérages sur (en vrac) les vieux (« qu'est-ce qu'ils faisaient il y a quarante ans ? »), les immigrés (« qu'est-ce qu'ils doivent morfler dans un pays pareil ! »), les jeunes (« squatters ou pas squatters ? »), jusqu'à la station fatidique qui partage le monde en deux... Silence soudain dans la bande. Tout le monde s'agglutine aux fenêtres. La rame redémarre. On retient son souffle. Quelqu'un remarque que la vitesse a diminué, un « chut » général lui cloue le bec. Ne perdre aucune miette de ce passage dans l'histoire. Même pas le son ambiant. Soudain, un petit cri : le tunnel n'est plus construit dans la même matière. Ou plutôt : une couche de ciment gris grossièrement étalée recouvre les parois... Un signe ! C'est un signe que... qu'on est... de l'AUTRE COTÉ !! Nous sommes sous eux ! Même pas le temps de vraiment comprendre, que déjà la rame débouche dans la première des sept stations situées à l'Est et encore indiquées sur le plan du réseau de l'Ouest. Et alors là, tout le monde explose :

- *Il y a des vopos !*
- *Oui, là, dans la guérite.*
- *Il y en a aussi un sur le quai.*
- *Avec une mitraillette !*

Quinze secondes, à peine. La rame n'a pas ralenti, elle s'engouffre à nouveau dans le tunnel. Soupir général. Emotion forte.



(Pierre René-Worms)

ORCHESTRE ROUGE
Pour des squatts.

On se prépare pour la station suivante : Alexanderplatz. Là, on sait que la rame s'arrête. Les Berlinois de l'Est de plus de soixante-cinq ans ont le droit de circuler dans les deux Berlin. Les familles de l'Ouest peuvent aller voir celles de l'Est. Point de jonction. Point du ridicule absolu. Mouvement dans la rame : les gens d'Orchestre Rouge boivent des yeux ceux qui se préparent à descendre et qui seront dans quelques minutes en plein cœur du camp socialiste. Que des vieux. La rame s'arrête. Sur le quai, c'est une employée du réseau de l'Est qui assure la circulation. Aux murs : le compas et le marteau, emblème de la RDA.

« Eh, regardez le plan de métro affiché ! » À l'inverse de celui de l'Ouest, qui englobe tout Berlin, celui de l'Est a une immense tache blanche en plein milieu. D'autres vieux montent dans la rame. Aucune différence vestimentaire apparente. Et puis la rame repart, traverse les trois dernières stations avec les mêmes vopos qui gardent (quoi ?), mitraillettes prêtes à l'action, et Orchestre Rouge dans un silence total. Ils essaient d'avoir conscience qu'ils viennent de repasser à l'Ouest et que c'est fini ; ce spectacle de guerre retranchée est le quotidien banal et depuis longtemps accepté de tous ces gens, là, assis tranquillement, comme cette femme qui n'a raté aucune maille de son tricot, ou comme cet homme qui continue d'éplucher les résultats de foot. Finalement, dans cette rame, ce sont les gens d'Orchestre Rouge qui font le plus anachroniques, eux qui s'étonnent encore de cette histoire...

Nous sortons à notre station, et Berlin nous crache dessus. Berlin, c'est moche, tellement moche qu'on n'y croit même pas. Lorsqu'on s'y balade, on se demande un long moment où s'arrêtera cette banlieue crasseuse quand, boum, on tombe sur le mur qui prouve qu'on a déjà passé le centre. Alors on regarde le plan et on s'aperçoit que, non, pas possible, on est dans le Kreuzberg. Le mythique Kreuzberg ! Le céléberrime et glorieux Kreuzberg, la vitrine de l'Ouest, rempart de l'Ocident chrétien, se résume à cette infâme succession de Sarcelles et de Charleville-Mézières. Le syndrome Christiane F. n'a plus besoin de trop d'explications. Comment survivre dans un pareil décor ? Rien d'autre à faire que de se stoner en permanence. Ou alors créer, essayer un tant soit peu de camoufler mentalement cette gerbe ambiante. Ou encore militer. Essayer de renverser le cours des choses, en s'appropriant le décor et en le faisant vivre « alternativement ». D'où cette profusion gargantuesque de squatts qui ne cherchent surtout pas à passer inaperçus. Aux fenêtres : drappeaux (noir et rouge dans le Kreuzberg, vert dans le quartier



(Pierre René-Worms)

ORCHESTRE ROUGE
Cinq rappels à Berlin.

étudiant). Sur les murs : bombages, graffiti, peintures, affiches. Aux rez-de-chaussée : des sortes de boutiques pour les mieux organisés (troquets, librairies, ciné-clubs...). Sur le trottoir : panneaux annonçant toutes sortes de manifestations, débats, prises de position, etc... Au dire d'un squatter, ils seraient 500 000 recensés. Ça s'explique par le fait qu'à Berlin le service militaire n'est pas obligatoire...

Orchestre Rouge va jouer pour des squatts. Orchestre Rouge ne POUVAIT faire autrement que de jouer pour des squatts. Parce qu'ils ont une conception de leur statut de musiciens qui se veut journalistique. « Faire un disque, c'est en fait faire un journal qui ne paraît pas régulièrement, qui est assez cher et qui contient une dizaine d'articles. On veut témoigner et interroger. » (Pascal Normal) D'où une curiosité insatiable pour tout ce qui est phénomène social. Quant à l'analyse, ils se la gardent pour eux. « L'idéal est de provoquer le débat, de pousser le spectateur ou l'auditeur à discuter à la fin du disque ou du concert. » (Pascal Des A) Rien à voir avec des tracts, aucune prise de position péremptoire dans les textes.

Après un concert, correct mais sans plus, dans le cadre d'un mini-festival français à la fac de Berlin, un des plus gros organisateurs de concerts de la ville va leur proposer de passer deux jours plus tard dans un festival s'étalant sur deux mois et destiné à soutenir les squatts. Objectif du groupe : frapper un grand coup. Quatre groupes berlinois sont prévus avant eux. La salle est une sorte de petit Olympia particulièrement agréable. Parti à la pêche aux renseignements, Pierre Colombo revient presque déçu : il s'agit de squatts écolos...

Dans la salle, mille trois cents ba-

bas sont sagement assis. Un à un, les groupes berlinois défilent, absolument lamentables et rasoir. Le type d'un label indépendant (Zensor) me dira le lendemain « qu'ici règne encore l'esprit post-soixante-huitard qui veut que chaque individu soit un artiste et que donc chacun a les moyens de faire son groupe, ses concerts, ses disques ». On est loin de DAF ou Palais Schaumburg. Mais les babas ne s'y trompent pas : ça flotte de partout, personne n'écoute vraiment, le bar est pris d'assaut, Flip dans le camp d'Orchestre Rouge. D'autant plus qu'ils connaissent parfaitement la réputation qu'ont les groupes français ici, et ça n'a rien d'encourageant.

Quand ils montent sur scène, il reste sept cents personnes. Qui en une heure et demie en reçoivent tellement plein les mirettes et les oreillettes qu'on assista à quelques scènes assez loufoques (pogos de babas, chenilles rockées, etc.). Les pulls en laine écrue étaient tombés au troisième morceau, les catogans fouettaient le vent, les fauteuils convertis en lits depuis six heures devenaient escabeaux... Orchestre Rouge a le don de déclencher un vent de folie à chaque concert, et vu de l'étranger ça permet de nettement mieux saisir le phénomène naissant actuellement autour de lui en France et le début de culte qui pointe chez les fans de la première heure. Entré par la petite porte, longtemps apprécié, mais sans plus, O.R. a réussi à s'imposer à force d'énergie et de « conviction ». Et plus l'expérience s'affirme, plus l'importance du groupe grandit. Il est en train d'inventer un alliage nouveau entre le rock pur et une certaine forme d'avant-garde. Chose qui, dès le départ, tient du paradoxe. Le paradoxe Orchestre Rouge. Chaque groupe a

un style musical bien précis et fait passer l'ensemble de ce qu'il a à dire par le biais de ce style. Orchestre Rouge fait l'inverse. En gros, ses membres se foutent pas mal du véhicule, pourvu que ce véhicule-là transporte au mieux ce qu'ils ont à dire. Le style, la forme musicale seront toujours dépassés par la couleur dominante du propos de chaque morceau. Ce qui donne cet hétéroclisme formel qui déroute si souvent ceux qui découvrent le groupe mais fascine encore plus l'adepte de base.

Origine de ce paradoxe : l'incroyable étendue des influences musicales au sein du groupe : Can ici, Pere Ubu là, Clash et les Pistols entre les deux, Joy Division et Marquis de Sade comme trait d'union d'un côté, le Velvet et John Cale de l'autre côté. Au-delà du conflit formel, il y a dans toutes ces influences plus d'un point commun sur le fond, sur l'essentiel, sur l'objectif, un cadre qui délimite le champ d'action d'Orchestre Rouge et à l'intérieur duquel tout est permis : à droite, passion ; en haut, violence ; à gauche, esthétique ; en bas, implication sociale. L'humour et le cul étant bien évidemment la ficelle et la punaise servant à accrocher la chose au mur. Pour O.R., l'esthétique ne peut se concevoir dans l'absolu, comme ça, coupée de tout. Faire beau pour le beau : non. La gratuité en ce domaine est au mieux un crétinisme gentillet, au pire une perversion idéologique. Donc, le choix d'une esthétique doit se faire en fonction d'un positionnement social, celui de l'antifascisme, de l'antiracisme, de l'antidroite et du soutien à de multiples causes : squatts, immigrés, etc...

Ajoutons-y la passion. Mais cette passion ne peut en rester à un romantisme de bon goût. La force tranquille, ça va deux minutes. D'où la nécessité absolue d'y introduire la violence. Ce qui débouche sur la révolte, notion extrêmement importante parce qu'elle sous-entend une finalité. MAIS. Cette violence à son tour nécessite une esthétique adéquate, sans quoi elle s'enlise, devient formaliste, prétexte et, pour tout dire, carrément débile — comme le mouvement punk l'a si bien démontré. Donc choix de couleurs, de formes, de lignes qui modulent et transforment le contact physique avec la vie en création artistique.

Sur scène, tout cela est malaxé, digéré, broyé par le groupe qui vous balance le tout dans un incroyable déferlement d'énergie, d'émotion, de débordements quasi primitifs, bestiaux, hystériques même, parfois. Le spectateur se retrouve pris à partie, questionné, provoqué, entraîné et happé pour, comme le dit Hakola, être « solidarisé »...

Au fait, ai-je précisé qu'Orchestre Rouge avait eu cinq rappels à Berlin ? — CHRISTOPHE NICK.